

Entretien avec David L'Épée : de la Chine à la Corée du Nord, l'Asie contre l'Empire ?

David L'Épée, né en 1983 en Suisse, est un intellectuel indépendant et dissident. Passionné par l'histoire des idées et les sciences politiques, il collabore régulièrement aux revues *Éléments* et *Rébellion*. *L'histoire du socialisme et les débats autour de la démocratie directe* figurent parmi ses sujets de prédilection. Il est par ailleurs critique de cinéma indépendant et vient de sortir une brochure, « Socialismes asiatiques : l'Orient est-il toujours rouge ? » aux Editions des Livres noirs.

RIVAROL : Mao Zedong est l'une des personnalités les plus connues du XX^e siècle. Comment les Chinois jugent-ils son héritage ?

D. L. : Mao demeure une figure respectée, comme en attestent les foules qui se massent chaque jour devant son mausolée à Pékin ou l'omniprésence iconique de ses portraits (statues, billets de banque, pendentifs porte-bonheur que les chauffeurs de taxi accrochent dans leurs voitures). Mais ça n'empêche pas l'opinion publique d'être très partagée, et il me semble que la critique de Mao, à part peut-être dans les hautes sphères du Parti, n'est plus un tabou, j'ai entendu plusieurs fois des Chinois en parler très librement et sans avoir à baisser la voix. La vraie figure populaire de la révolution qui semble faire l'unanimité, c'est celle de l'ancien Premier ministre Zhou Enlai, qui m'a paru bénéficier d'un immense respect un peu partout. Reconnu par les Chinois comme un modèle de vertu, il apparaît aujourd'hui comme un symbole de réconciliation.

R. : Le maoïsme est un courant politique particulièrement complexe. La philosophie classique chinoise et le taoïsme ont-ils une influence sur la pensée de Mao ?

D. L. : La manière dont Mao se voyait et voyait la Chine avait quelque chose qui tenait, à certains égards, de la révolution conservatrice, malheureusement moins comme synthèse que comme contradiction. On sait qu'il aimait (tout comme Staline d'ailleurs) se comparer à certains empereurs de dynasties d'antan, il ne rejetait pas en bloc la Chine féodale, contrairement à ce que pouvaient laisser entendre les mots d'ordre de la Révolution culturelle, lesquels promouvaient de faire table rase du passé de manière radicale. Ce n'est pas le défendre que de dire cela car les empereurs dans les pas desquels il souhaitait inscrire les siens étaient souvent parmi les plus sanguinaires... Dans un autre registre, son rapport à la poésie ou à la calligraphie traditionnelle révèle également un enracinement dans l'humus ancestral de cet Empire du milieu, bien loin du spontanéisme et de l'esprit de rupture de la poignée de gauchistes européens qui, un temps, s'étaient réclamés du maoïsme sans l'avoir compris. Mao — il n'est pas inutile de le rappeler à des lecteurs peut-être peu au fait des catégories du marxisme-léninisme — était tout le contraire d'un gauchiste. Il faut dire aussi que la révolution chinoise, celle qui aboutit avec la proclamation de la République populaire de 1949 et qui conquiert ses jalons au cours de la Longue marche et de la guerre contre les Japonais puis contre le Kuomintang, a commencé moins comme une révolution prolétarienne (sur le modèle soviétique de 1917) que comme une révolution paysanne. Le rapport à la terre et au temps long s'en trouve influencé, comme l'explique par exemple l'écrivain italien Claudio Mutti qui a fort bien mis en valeur ces éléments archaïques, terriens et traditionnels de la révolution maoïste. Cela n'a bien sûr pas empêché cette révolution d'être réellement ré-

volutionnaire, c'est-à-dire de mettre à bas de nombreuses institutions de l'ordre ancien qui paraissent indéboulonnables (l'évolution du statut de la femme en est peut-être un des exemples les plus frappants). Sur le plan idéologique et philosophique, c'est davantage le confucianisme que le taoïsme qui a été pris pour cible. Peut-être parce que la tradition taoïste, bien avant l'apparition des communistes, a toujours combattu la hiérarchie paternelle confucéenne. Peut-être aussi parce que de nombreux taoïstes s'étaient illustrés précédemment dans des mouvements pré-révolutionnaires, nationalistes ou anti-colonialistes (au moment de la révolte des Boxers par exemple). L'héritage de Confucius, lui, a violemment été combattu, de façon souvent excessive et irration-

nelle, notamment durant la Révolution culturelle, ensuite de quoi il a été peu à peu réhabilité. Aujourd'hui, il inspire jusqu'à la vision du monde du Parti communiste lui-même, à la fois comme élément identitaire (car complètement réintégré au patrimoine national), comme théorie du pouvoir et comme morale.

R. : Comment les Chinois pensent-ils leurs relations avec le monde ? Une volonté expansionniste existe-t-elle chez eux ?

D. L. : Certains voient la Chine comme une puissance conquérante, d'autres la voient comme une nation forte mais dénuée de velléités impérialistes. Les deux peuvent avoir raison selon qu'ils considèrent un territoire donné comme faisant ou ne faisant pas partie de l'aire géopolitique chinoise. S'il y a ponctuellement des litiges avec le Japon autour de telle ou telle île que l'une ou l'autre partie revendique, la plupart des conflits territoriaux impliquant la Chine relèvent de problèmes liés à sa politique intérieure et non à sa politique internationale. C'est le cas des relations parfois houleuses avec des régions comme le Tibet, Taïwan ou Hong Kong. Il s'agit de désaccords, voire de conflits, entre des zones périphériques et un Etat central, mais en aucun cas de conflits entre nations. Ces luttes à l'intérieur d'un pays vaste comme un continent peuvent être dures et mener à des troubles graves mais on ne peut en aucun cas parler d'impérialisme. C'est en cela que la Chine diffère fondamentalement des Etats-Unis et c'est pour cette raison que si la mondialisation de demain devait se faire sous hégémonie chinoise, les guerres d'agression seraient sans doute moins nombreuses qu'aujourd'hui. La force de frappe chinoise prendrait d'autres formes, violentes elles aussi, à travers l'économie, la captation des ressources, mais les ingérences seraient plus superficielles que sous le *dominium* états-unien. La République populaire de Chine a beaucoup changé entre 1949 et aujourd'hui mais s'il y a bien un point où elle est restée constante, c'est dans son attachement sourcilieux à la souveraineté, la sienne propre comme celle de ses alliés.

R. : Comment l'Empire du Milieu prépare-t-il son futur affrontement direct avec les Etats-Unis ?

D. L. : Il existe plusieurs hypothèses à ce propos. Celle qui me semble la plus réaliste est celle qui a été formulée par le marxiste Bruno Drweski et que l'on peut résumer comme suit : l'axe principal des antagonismes internationaux passe aujourd'hui, géographiquement, par l'océan Pacifique, sur la ligne Etats-Unis-Chine, mais il implique un troisième antagoniste, qui est la Russie. Cette dernière est en phase de redevenir une grande

puissance et ce en partie grâce à la Chine, dont elle est à la fois le glaive et le bouclier. La stratégie chinoise actuelle consiste à faire apparaître la Russie plus forte qu'elle ne l'est (pour le moment) tout en apparaissant elle-même comme plus faible qu'elle ne l'est réellement. Xi Jinping n'est pas chinois pour rien, il a bien lu Sun Tzu ! Quant à savoir s'il y aura un affrontement direct avec les Etats-Unis, je serais bien incapable de vous le dire...

R. : La Corée du Nord est l'objet d'une véritable fascination chez certains en Occident. Pourquoi selon vous ?

D. L. : C'est effectivement un phénomène curieux. On voit régulièrement des personnalités occidentales rendre des visites à Pyongyang et ne manquant pas de le faire savoir, de l'ancien joueur de basket américain Dennis Rodman à Alain Soral qui s'y trouvait il y a quelques semaines. Tous ne sont évidemment pas, cela va de soi, des soutiens du régime. Je classerais ces visiteurs en deux catégories principales : les dissidents et ceux que j'appelle les Tintin. Les dissidents sont de deux sortes : il y a ceux qui, sceptiques à l'égard du discours officiel sur la RPDC, souhaitent se "réinformer" par leurs propres moyens en se rendant sur place afin d'essayer de savoir si ce régime est aussi monstrueux que nos media nous le disent ; et il y a ceux qui, par stratégie ou par provocation, s'y rendent pour tenter de nouvelles alliances internationales (dans l'esprit des non-alignés, de « l'axe du mal », d'un front anti-impérialiste) et adresser une "quénelle" à la France (un peu comme Depardieu s'exilant en Russie), pays auquel ils reprocheront de s'aligner systématiquement sur les positions américaines et d'être le dernier Etat de l'UE à ne pas entretenir de relations diplomatiques officielles avec la Corée du Nord. Si j'appelle les autres, dont le profil est moins politisé, les Tintin, c'est que, comme le héros de Hergé, c'est l'instinct du reporter, le goût de l'inédit, la fascination des terres vierges, qui les attire là-bas. Ils veulent aller en RPDC car on dit que c'est « le pays le plus fermé du monde » et c'est précisément ça qui les titille : être parmi les pionniers, parcourir des régions rarement foulées par les Occidentaux et rencontrer des gens avec lesquels peu d'étrangers ont ouvert le dialogue. Dans un monde globalisé, sans frontières et de plus en plus uniformisé, ils se disent que la Corée du Nord est pour eux le pays par excellence de la grande aventure.

R. : Le régime est-il une forme de national-communisme ?

D. L. : Je pourrais vous répondre que l'intégralité des régimes se réclamant ou s'étant réclamés du communisme dans le monde ont été, de fait, des régimes nationaux-communistes, de l'URSS à Cuba en passant par la Chine. Mais dans le cas de la Corée du Nord c'est un peu plus délicat car si l'élément nationaliste est incontestable, il n'en va pas de même pour l'élément communiste. Nous avons bien une économie qui est en grande partie collectivisée (encore que dans une moindre mesure qu'auparavant) mais cela ne suffit pas à la catégoriser comme communiste au sens que le terme a pris au cours du XX^e siècle, avec la référence politique au système soviétique et la référence philosophique à la pensée marxiste — deux références qui ont toujours été, en Corée du Nord, très secondaires, changeantes et durant certaines périodes carrément absentes. Certains spécialistes, comme Philippe Pons, parlent d'une forme d'indigénisation, de coréanisation du marxisme-léninisme, mais le décalage entre la pratique réelle et cette très vague inspiration est tel qu'il est réellement difficile de parler de communisme. Le fondateur du régime, Kim Il Sung, a très peu lu Marx, et il faut rappeler que la faction dont il était issu n'était liée ni aux communistes coréens, ni aux commu-

nistes ayant rejoint les partis russes ou chinois, mais qu'elle regroupait ceux qu'on appelait les partisans, c'est-à-dire les maquisards ayant mené sur place la résistance contre l'occupation japonaise. Si le pays s'est inscrit dans l'orbite soviétique pendant si longtemps, c'est tout simplement parce que l'intervention de l'URSS avait été décisive dans la lutte contre le Japon et parce qu'il était nécessaire, dans un deuxième temps, de pouvoir s'appuyer sur une grande puissance pour résister à une autre. Les Constitutions de 1972 et de 1998 ont évacué toute référence au marxisme-léninisme, et si le terme de socialisme est mentionné dans celle de 2009, c'est dans un sens bien précis : celui de « socialisme de primauté à la défense », soit une sorte d'économie de guerre caractéristique d'un Etat dont le mode de fonctionnement s'est inspiré dès les origines de la guérilla, dont étaient issus Kim Il Sung et ses camarades. Comme l'a bien analysé le chercheur américain Brian Reynold Myers, l'idéologie officielle en RPDC se situe à mille lieues du matérialisme dialectique, elle est au contraire faite d'essentialisme, de mysticisme et de racialisme. S'il fallait vraiment tenter un parallèle historique, on serait plus proche du culte impérial japonais (ou même de son évolution fasciste sous Hiro Hito) que du marxisme-léninisme ou du maoïsme.

R. : L'affrontement direct avec la Corée du Sud ou le Japon vous semble-t-il possible ? Les Etats-Unis de Trump peuvent-ils frapper préventivement dans les prochains mois ?

D. L. : C'est une question extrêmement délicate et il est difficile de faire des prédictions. La situation actuelle paraît au premier abord très tendue et susceptible de basculer dans un conflit de grande ampleur, mais il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire des vingt dernières années pour s'apercevoir que ce n'est pas une première et que nous passons depuis un certain temps d'une crise militaro-diplomatique à l'autre sans que cela ne dégénère pour autant en guerre. On ne sait pas vraiment ce que fera Trump, qui se présente jusqu'à présent comme un président assez imprévisible, mais il faut se rappeler que l'hostilité, en son temps, de George W. Bush à l'égard de la Corée du Nord était bien plus radicale encore. Il avait défait un à un tous les acquis obtenus par la diplomatie de Clinton et avait tout fait pour décourager la main tendue au Nord par le président sudiste Kim Dae-jung (qu'on surnommait le Mandela coréen). C'est Bush, encore, qui avait fait entrer la Corée du Nord dans « l'axe du mal » aux côtés de l'Irak et de l'Iran, et ce en s'appuyant sur des accusations graves dont il a été prouvé que certaines étaient complètement mensongères. Souvenez-vous des paroles de Dick Cheney : « On ne négocie pas avec le diable, on l'abat ! » Nous avons connu, il y a une dizaine d'années, une période d'escalade durant laquelle la menace de guerre nucléaire paraissait plus imminente qu'aujourd'hui. Trump réfléchira sans doute à deux fois avant d'intervenir militairement car une intervention américaine ne ferait pas l'affaire de grand monde : la guerre dans la péninsule coréenne, ce serait une déstabilisation de toute la région, avec le risque d'un afflux de réfugiés que ne souhaitent ni la Corée du Sud ni la Chine — laquelle, de surcroît, verrait d'un très mauvais œil un débarquement yankee dans une zone si proche de ses frontières. La grande escroquerie de l'alliance entre Séoul et Washington, c'est que le premier souhaite sincèrement une réunification coréenne quand le premier, au fond, sait qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour l'éviter ! On peut espérer que Donald Trump comme Kim Jong Un, qu'on présente l'un et l'autre (peut-être à tort) comme des personnages impulsifs, resteront suffisamment conscients de leurs intérêts ou de ceux de leurs alliés pour ne pas précipiter une catastrophe tout à fait évitable. Qui vivra verra !

Propos recueillis par
Monika Berchvok

Socialismes asiatiques : l'Orient est-il toujours rouge ? de David L'Épée aux Editions du Livre noir. 6 euros (port compris) auprès de RSE BP 62124, 31020 Toulouse cedex 02.

